

Connaissance de la culture guidar

Sujet de débat N°6. A propos de la solidarité au sein du peuple guidar

22 juillet

Miguinawa Haman : DÉBAT: Pourquoi le peuple GUIDAR n'est pas un peuple SOLIDAIRE un peu comme les TOUPOURI, les PEULH...C'est mon point de vue personnel. Vous n'êtes pas obligés d'être d'accord avec moi.

Arouna Zourmba : Pour être solidaire, il faut avoir une même idéologie. Avons-nous ou avons nous une même idéologie ?

Dairou Madi : Les Guidar n'ont pas les mêmes objectifs, et pour avoir les mêmes objectifs, il n'y a pas d'entente entre les familles elles évoluent en rangs dispersés et avec cette allure on ne peut avoir les mêmes idéologies, d'autres ne voient même pas l'importance d'être ensemble et se réfugient dans leur coin.

Arouna Zourmba : Au sein d'une famille nucléaire, parvenons nous à nous rassembler? Frères, cousins, oncles, tantes, neveux, parviennent-ils à se réunir pour le compte de la grande famille ?

Dairou Madi : Voilà, c'est de ça qu'il s'agit, AZ. L'entente commence d'abord à ce niveau, avant d'élargir cela vers les tribus.

Mana Dawa : La solidarité est le lien social d'engagement et de dépendance réciproques entre des personnes ainsi tenues au bien-être des autres, généralement des membres d'un même groupe liés par une communauté de destin (famille, village, profession, entreprise, nation, etc.).

Doubla Madi : Nous pouvons bien faire comme ceux qu'on envie, c'est une question de volonté. Les autres tribus ne regardent le profit individuel et présent, plutôt l'intérêt collectif et futur. Sachons qu'ils ne s'entendent pas aussi comme nous, mais quand il s'agit de construire un futur pour le peuple, ils y adhèrent massivement.

Arouna Zourmba : Zourmba, je continue à dire que le problème de solidarité parmi le peuple guidar est un problème de base. C'est un héritage ancestral. Nos grands-parents, nos parents, nos grands frères et nous-mêmes, n'avons pas pu ou su nourrir cet esprit de solidarité entre nous. Si nous voulons faire naître cet esprit pour l'avenir, commençons par faire les réunions de famille comme les autres.

Nous sommes incapables de donner un bic, un cahier à l'enfant de notre frère, notre oncle, notre cousin ; comment voulez-vous que les Guidar soient solidaires ?

Mana Dawa : C'est quand trop poussé de dire que nous ne sommes pas solidaires.

Miguinawa Haman : Arouna a pleinement RAISON. Nous avons hérité de nos parents un système de vie dans lequel ne figure pas une solidarité.

Mana Dawa : Monsieur, qu'est-ce que tu appelles solidarité ? Tu veux faire fi des termes *meggenny* (voisin), *məlmuwaa* (mon frère), *məsgəlawā* (nouveau venu dans le village, accueilli honorablement) *anamdayi* (c'est nous ensemble, nous en sommes fiers et nous nous défendrons), *ərma bihina*, *əbuho*, *aka meggew agəḏə*, *aka məlmuw agəḏə* (ce qui touche mon voisin, mon frère me touche) ?

Mongloh9 : Alors qu'à l'Ouest, je connais l'exemple d'un camarade dont les études ont été financées par les cotisations des villageois de chez lui.

Miguinawa Haman : Je connais le peuple BAMILÉKÉ, ils sont d'une solidarité parfaite.

Namissa Jean : Il y a beaucoup de Guidars qui ont aussi bénéficié du soutien de leurs frères sur le plan scolaire sans que le donateur ne soit forcément de la famille nucléaire du bénéficiaire.

Dairou Madi : Alors chez certains de nos parents, ils refusent carrément de financer les études de son enfant mais ils préfèrent aller doter une énième femme.

Arouna Zourmba : Est-ce que ces bribes de solidarité d'autres fois existent encore ? Même dans les villages, les *ərma bina*, *əbuho*... se font de plus en plus rares.

Miguinawa Haman : La culture de la solidarité doit être inculquée à l'enfant normalement dès son tendre enfance. Combien acceptent de laisser leurs enfants aller visiter les oncles, les tantes ou les grands parents ??

Ayoubson : Il faut reconnaître que nous avons un réel problème de solidarité. Parfois nous considérons plus ce qui nous divise que ce qui nous unit et réunit. C'est l'un des défis que nous devons relever ensemble.

Commentaires d'Albert Douffissa.

Je pense que sur cette question de la solidarité au sein du peuple guidar, chacun peut défendre son point de vue. Et c'est une bonne chose qu'un débat sérieux et nourri soit animé à ce sujet.

Si la solidarité c'est **le fait d'aider un frère ou un membre de la communauté** en lui payant les études ou en lui offrant un logis, alors **oui les Guidar sont solidaires**. Nous autres, à Yaoundé, nous savons ce que nous avons donné et continuons à offrir chaque jour comme soutien et hospitalité à toutes les personnes qui se rendent à la capitale, pour une raison ou une autre. Namissa Jean l'a souligné dans son intervention. Bien entendu, même si on a de bons revenus, il est impossible à n'importe lequel d'entre nous, quelle que soit sa générosité, de répondre à toutes les sollicitations dont il sera l'objet, tant le besoin est immense. Et, malheureusement, le fait de ne pas pouvoir satisfaire une seule demande, aussi

urgente et pathétique soit-elle, sera interprété comme un manque de solidarité. Mais il en va ainsi de la vie en société ; on ne peut pas empêcher les gens d'être ingrats ou de vous juger sévèrement.

Soulignons, en passant, que lorsque Miguinawa dit que « *certaines de nos parents, ils refusent carrément de financer les études de son enfant mais ils préfèrent aller doter une énième femme* », il ne s'agit pas d'une question de solidarité. C'est l'état de compréhension de l'importance de la scolarité des enfants et des priorités que l'individu s'accorde, tenant compte de son environnement social et mental.

La solidarité ancestrale chez les Guidar existait bel et bien et s'articulait autour d'un certain nombre de besoins fondamentaux et d'activités sociales de base. Il s'agissait notamment du mariage, de la fête des jumeaux, de la défense du clan ou de la vengeance d'un membre agressé ou encore de l'organisation des enterrements et des funérailles. Ce sont des activités sociales qui se menaient toujours de façon solidaire. L'assistance à un malade, l'aide en alimentation à celui qui se trouvait en situation de disette, l'entraide pour les travaux champêtres ou pour la construction d'une concession (d'où le proverbe « *awslan biyin makatərguksa* » - on ne porte pas un toit pour le poser sur la case tout seul) ou même tout simplement le partage d'un repas, l'accueil d'un étranger, tout cela aussi fait partie des traditions de solidarité chez les Guidar. C'est vrai que toute cette forme de solidarité se délite et tend à disparaître. Mais on doit reconnaître qu'elle faisait partie de notre culture.

Par contre, si on considère la question de la solidarité sous forme d'une démarche organisée, on peut dire que **les Guidar ne connaissaient pas la notion de biens publics ou d'organisations sous forme d'associations**. A cet égard, certains ethnologues parlent même d'individualisme, pour caractériser la société guidar. Effectivement, tous les biens matériels étaient appropriés de façon individuelle, soit par une personne soit alors par une famille. Il n'y avait pas de bâtiment public, de monument, d'infrastructures économiques comme les entreprises à propriété collective. Il n'y avait pas de place publique ; même les marchés sont d'existence récente (années quarante). Tout cela expliquerait donc qu'aujourd'hui nous avons du mal à bâtir une solidarité organisée. Les associations des Guidar dans les différentes villes font face à des récurrentes difficultés de fonctionnement et de gestion. Il en est de même des comités de développement que nous essayons de construire depuis deux à trois décennies. Les Guidar n'aiment pas aller aux réunions, encore moins cotiser. Même les tontines fonctionnent péniblement. Nous avons du mal à faire comprendre aux Guidar qu'au lieu d'attendre de cotiser pour sauver un frère ou une sœur en détresse, il vaut mieux bâtir une sorte d'assurance en constituant un fonds de solidarité, alors cela devient très compliqué à mettre en place.

Si, en comparaison, on admire l'esprit de solidarité des Bamiléké, cela s'enracine dans leur culture des associations ; les gens s'organisent dans des associations par classes d'âge, sexe ou corps de métiers. Ce n'est donc pas étonnant que les tontines ou les coopératives et autres microfinances y prospèrent

et que les réalisations qui appellent des contributions collectives soient plus faciles à être exécutées en pays bamiléké.

De ce qui précède, j'en conclus que *zəga nappay de ngava* (la chose à extirper de notre culture) chez les Guidar c'est ce comportement négatif vis-à-vis de ce qui est collectif, des associations, des contributions désintéressées.

Avant de quitter ce chapitre, je voudrais donner un point de vue sur quelques autres propos tenus dans ce débat.

Arouna Zourmba dit que « *Pour être solidaire, il faut avoir une même idéologie* ».

Il me semble que la question de la solidarité au sein d'un groupe ne relève pas d'une idéologie, mais plutôt de l'univers culturel. C'est quoi une idéologie ? Une idéologie est un **ensemble d'idées, de pensées** philosophiques, sociales, politiques, morales, religieuses, **propre à un groupe, à une classe sociale (bourgeoisie, classe ouvrière) ou à une époque**. C'est un système d'idées, d'opinions et de croyances qui forme une doctrine pouvant influencer les comportements individuels ou collectifs (www.toupie.org/Dictionnaire/Ideologie.htm).

C'est clair que les Guidar, comme tous les peuples du monde, ne peuvent pas avoir une même idéologie. Nous adhérons à des courants politiques différents, à des religions différentes. Mais la chose qui nous unit et nous identifie comme Guidar, c'est notre culture. Des multiples définitions de ce terme, retenons par exemple celle de Guy Rocher, "Culture, civilisation et idéologie". (1995) qui, s'inspirant de Taylor, définit la culture comme étant « *un ensemble lié de manières de penser, de sentir et d'agir plus ou moins formalisées qui, étant apprises et partagées par une pluralité de personnes, servent, d'une manière à la fois objective et symbolique, à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte* ». Il est vrai que si on s'en tient au sens marxiste de l'idéologie, celle-ci recouvre tout le champ culturel. Mais, si on en convient avec Guy Rocher, les sociologues modernes donnent à l'idéologie une définition plus précise. Ils emploient généralement ce terme pour désigner « *un système d'idées et de jugements, explicite et généralement organisé, qui sert à décrire, expliquer, interpréter ou justifier la situation d'un groupe ou d'une collectivité et qui, s'inspirant largement de valeurs, propose une orientation précise à l'action historique de ce groupe ou de cette collectivité* ».

La fonction essentielle de la culture est de réunir une pluralité de personnes en une collectivité spécifique. La culture apparaît donc comme l'univers mental, moral et symbolique, commun à une pluralité de personnes, grâce auquel et à travers lequel ces personnes peuvent communiquer entre elles, se reconnaissent des liens, des attaches, des intérêts communs, des divergences et des oppositions, se sentent enfin, chacun individuellement et tous collectivement, membres d'une même entité qui les dépasse et qu'on appelle un groupe, une association, une collectivité, une société. (<http://societude.free.fr/Bibliographie/Syntheses/ROCHER%20-%20culture%20civilisation%20ideologie.pdf>). Alors que l'idéologie est une doctrine qui fait référence à des valeurs dont elle s'inspire et qu'elle réorganise et pousse la collectivité qui l'adopte à l'action.